

L'angoisse existentielle : une manifestation divine

par Joseph MOERMAN, chanoine, Genève*

Toute réflexion sur le sens de la destinée de l'homme s'appuie sur un point de départ fixé et souvent vécu par celui qui s'efforce d'approfondir sa réflexion. Est-ce une utopie ? Ce point de départ n'est-il pas déjà le fruit d'une dialectique antérieure ? Du coup, le phénomène religieux est-il révélation objective du transcendant ou produit de l'imagination ? Quel est le signe caché de l'angoisse existentielle ?

La réponse est difficile. Tout point de départ a nécessairement été précédé d'expériences ayant contribué à le formuler. En outre, il y a aussi des éléments du domaine non contrôlable du subconscient qui ont joué un rôle. Néanmoins, bon nombre de penseurs ont estimé pouvoir fixer un tel point de départ, convaincus qu'ils étaient de partir d'un point zéro, neutre, impartial, vierge de tout préjugé sauf évidemment celui qu'ils formulent eux-mêmes. Le célèbre, *je pense, donc je suis*, de Descartes est peut-être l'exemple le plus connu de ce genre.

Personnellement, je pense plutôt que notre réaction primaire fondamentale lors de notre prise de conscience de l'existence est celle d'un étonnement devant le fait même de l'existence. Certes, il faut déjà exister pour vivre cet étonnement, mais l'étonnement est ce qui s'impose en tout premier, dès qu'on se met à réfléchir sur le sens possible de cette existence, et donc aussi sur l'existence en général. Cet étonnement nous fait poser la question si le néant n'eût pas été le plus normal. Toutefois, comme existence il y a, il faut bien partir d'une «matière première réflexive» qui peut être formu-

lée de la façon suivante : *Il y a de l'existence et je n'y suis pour rien.*

L'univers espace-temps que les savants perçoivent et que je perçois à ma façon, avec mes moyens de connaissance, ne m'en donne pas d'explication. Tout au plus peut-on aboutir à un postulat (c'est-à-dire une question qui, de par sa nature même, réclame une réponse, même si nous ne la connaissons pas) qui, lui, peut se formuler en ces termes : *Puisqu'il y a de l'existant et que l'univers spatio-temporel ne nous permet pas de le comprendre, il nous faut nécessairement postuler un tout autre ordre qui devrait pouvoir nous faire découvrir ce sens de l'existence.*

Deux visions des religions

Pour un certain nombre de penseurs, la réponse est à chercher du côté du phénomène religieux. Il faut éviter l'ambiguïté : qu'entend-on par phénomène religieux ? Celui-ci peut être perçu de deux façons.

* L'auteur a été dix-huit ans secrétaire général du Bureau international catholique de l'enfance (Genève).

Soit comme produit subjectif de l'imagination humaine, ce qui, en fait, est une «non-réponse», soit comme phénomène objectif nous révélant qu'il y a un autre ordre d'existence que celui que nous connaissons dans les limites de notre univers spatio-temporel. Cet ordre tout autre, nous l'appelons transcendant, et ses manifestations, que nous appelons religieuses, peuvent se présenter sous des formes très différentes.

Selon ceux qui considèrent la religion comme fruit de l'imagination, l'humanité depuis ses origines aurait cherché, consciemment ou inconsciemment, à donner une réponse au vide laissé par le postulat qui, certes, fait supposer l'existence de quelque chose d'un autre ordre, mais qui n'en dit pas assez. Bien que l'homme primitif n'ait pas articulé ou vécu ce vide comme l'ont fait les générations durant les millénaires suivants, son problème était le même que le nôtre. L'homme primitif s'est inconsciemment offert un monde imaginaire qui lui a semblé être objectif et donner un sens à l'existence. Cela lui aurait suffi.

Le phénomène de la religion semble avoir été quasi universel et ancré dans toutes les civilisations d'une telle façon, que celui qui osait nier cette réalité prenait de grands risques dans son entourage. Cette universalité n'exclut pas la diversité des religions. Chaque culture s'est donnée une divinité ou un au-delà compatible avec les mœurs et coutumes de ses différentes populations. La religion était une évasion du quotidien banal et parfois dur, un palliatif à l'angoisse vis-à-vis de l'inconnu, bref, ce que bon nombre de penseurs des temps modernes ont considéré comme un opium pour le peuple qui n'a pas les moyens pour faire face à la réalité tragique de l'existence.

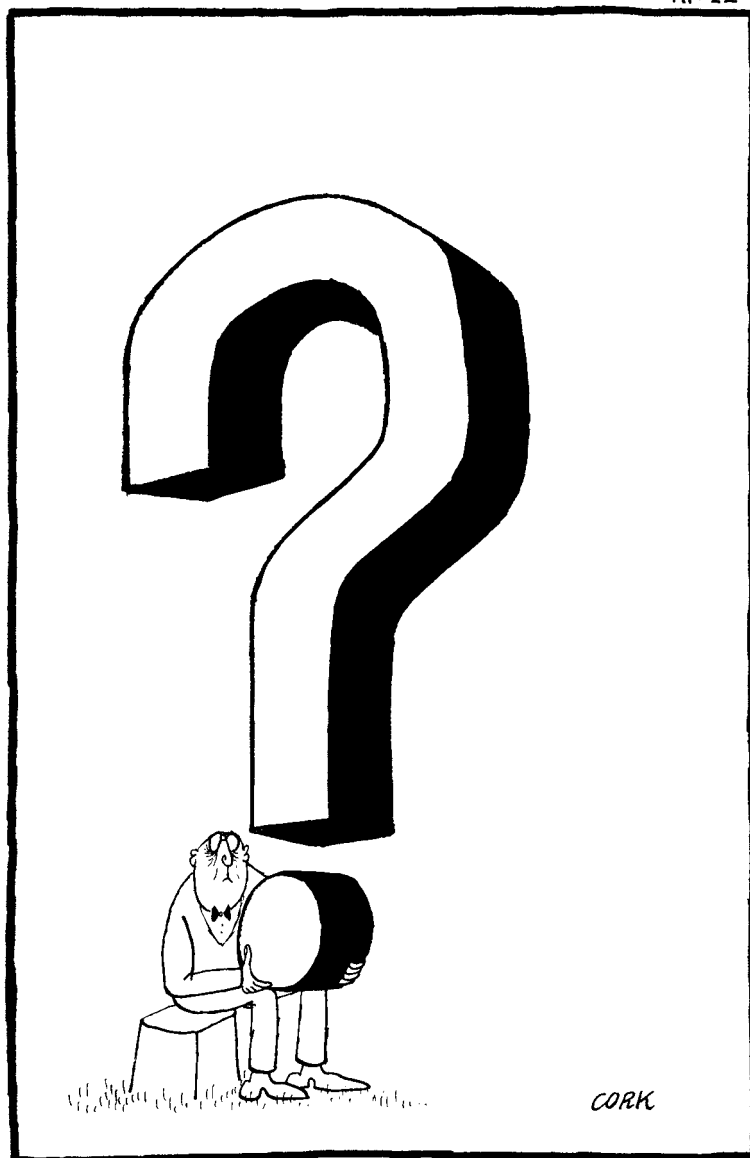
Ceci dit, il y a toujours, maintenant comme par le passé, un nombre relativement important d'hommes pour qui la religion a gardé sa valeur de réalité objective. Dans cette optique, l'univers a été créé par une réalité transcendante que nous consi-

dérons comme du «divin», qu'elle soit monothéiste ou polythéiste. Cette réalité «divine» est du «tout autre» par rapport à l'univers spatio-temporel qui, lui, est la seule réalité que nous connaissons par nos propres moyens. Cette réalité transcendante et objective s'est faite connaître par des messages aux humains, qui les ont évidemment reçus selon leurs capacités et dans le cadre culturel de leur époque. C'est ce qui explique la variété entre les religions. Il est vrai que cette variété est difficilement reçue par les adeptes de ces différentes religions qui ont tendance à soutenir que c'est à eux et à eux seuls qu'a été communiquée la révélation authentique, et que les autres religions n'ont reçu qu'une révélation imparfaite ou l'ont transformée en une fausse copie de ce qui leur avait été révélé.

Cette attitude des hommes religieux fait surgir une question : si le message religieux est vraiment transcendant, les variétés introduites par les hommes ne portent-elles pas atteinte à la perception de ce qui est l'essence de la transcendance ? Toutefois, la grande question reste toujours : la religion n'est-elle que le produit de l'imagination de l'homme ou, malgré des variantes parfois troublantes, est-elle essentiellement un message du transcendant ?

En perte de crédibilité

Dans le monde actuel, il y a toujours un grand nombre d'humains pour qui la religion est l'opium du peuple. Pour ce qui est de la religion comme manifestation d'un ordre tout autre d'existence qui, pour l'homme, fera suite à sa vie dans le spatio-temporel, il ne faut pas se leurrer. Cette vision existe encore mais a perdu beaucoup de sa crédibilité au cours de ces dernières décennies, tant sur le plan théorique de la pensée que sur le plan pratique et quotidien du comportement. Prenons le cas des religions que nous connaissons le



mieux en Occident : le christianisme et son prédécesseur, le judaïsme. Selon ces religions, Dieu (le Transcendant, l'Éternel, le Tout Autre) s'est «manifesté» aux humains, dans le judaïsme par l'Alliance, dans le christianisme par l'envoi aux hommes d'un vivant qui était tout aussi réellement divin qu'humain, parce qu'issu de Dieu son Père. En outre, pour les chrétiens, la manifesta-

tion de Jésus aurait été la réalisation de l'espérance millénaire des juifs, ce que ceux-ci rejettent.

Pour l'esprit critique contemporain, il faut beaucoup de bonne volonté pour accepter que, dans cet immense univers dont les limites nous échappent, un modeste travailleur manuel, issu d'un village perdu palestinien, dans des conditions qui ne sont pas entièrement claires, ait été la manifestation du Dieu unique parmi les hommes et pour tous les hommes, de chaque culture et de chaque époque. Certes, des traditions littéraires plus ou moins fiables nous enseignent que Jésus était un homme droit et honnête, courageux, solidaire avec les mal lotis, qui a préféré se laisser condamner à mort, par une autorité qu'apparemment il ne détestait pas, plutôt que de renoncer à ce qu'il prétendait être sa mission auprès des hommes. Les premiers jours après sa mort, il se serait manifesté tel un esprit, sous forme humaine, au-

près de ses disciples. A partir de ce fait divers parmi d'autres dans l'Empire romain, cette petite secte de juifs (errants) s'est développée jusqu'à devenir la religion d'une grande partie de l'humanité et à se donner des adeptes dans pratiquement toutes les régions du monde.

Cette soi-disant manifestation ne manque pas d'être marquée par des faiblesses, de plus

en plus mises en évidence par les recherches archéologiques, linguistiques, exégétiques et autres. Même si elle est en partie historique, elle semble aussi présenter un aspect mythique. De toute façon, elle s'est heurtée à certains principes philosophiques - gréco-romains d'abord, occidentaux ensuite -, en particulier depuis la Renaissance, et au développement des sciences plus tard. Si, de nos jours, un homme venait nous dire qu'il a connu de son vivant des «manifestations» incontestables de Dieu, on lui poserait des questions de l'ordre suivant : *Quelles preuves vérifiables avez-vous ? Comment expliquez-vous que cette manifestation soit venue si tard dans l'histoire de l'humanité alors que l'homme existe depuis de nombreux millénaires ?*

Notons au passage que le christianisme dans son ensemble a aussi à répondre à des questions similaires. Pourquoi ce Dieu a-t-il laissé ce monde se paganiser en se détournant de plus en plus de sa vocation capitale, notamment la reconnaissance d'un Dieu unique et d'une doctrine éthique prétendument déjà enseignée par Jésus ? Pourquoi cette manifestation a-t-elle eu lieu dans le contexte si limité de quelques adeptes analphabètes ? Le succès posthume que ce message a connu, malgré des interprétations souvent différentes, n'est-il pas dû à quelques fortes personnalités, entre autres à Paul, et à des philosophes de l'époque, dont certains Pères de l'Eglise, qui ont trouvé dans ce simple message des éléments qu'ils pouvaient utiliser dans leurs synthèses philosophiques ou qui confirmaient leur vision de la société ? Quel est de nos jours l'impact de ce message dans un monde où tant d'hommes, de femmes et d'enfants sont victimes des pires catastrophes, où des penseurs font totalement abstraction d'une éventuelle référence à l'au-delà et où le comportement des humains est, d'une façon générale, en nette contradiction avec le message des Béatitudes ?

En d'autres mots, notre société répète ce que disait déjà un des futurs disciples de Jésus : *De Nazareth, peut-il sortir quelque chose de bon ?* (Jn 1,46) et Jésus nous pose la question déjà posée à Pierre : *Au dire des gens, qui est le Fils de l'homme ?* (Mt 16,13).

A la question, où en est-on maintenant ?, une réponse honnête devrait donc être celle-ci : il y a toujours les mêmes deux positions. Dieu est-il un existant transcendant que nous connaissons à peine mais qui nous a fait savoir qu'il nous a créés pour notre propre bonheur ? Ou bien l'homme a-t-il créé Dieu pour se donner un sens ou du moins une sécurité ? Ce qui est différent de nos jours par rapport aux temps passés, c'est que de part et d'autre on est davantage disposé à se respecter réciproquement et à mieux se comprendre : le croyant reconnaissant qu'il puisse y avoir eu identification entre mythe religieux et religiosité objective, le non croyant reconnaissant que sans transcendence réelle rien n'est résolu.

L'angoisse, une lucarne

Tenant compte de ce qui précède, on doit nécessairement admettre que, si révélation il y a eu, elle ne pouvait se faire comprendre par l'homme que parce que celui-ci avait les capacités pour en prendre connaissance. C'est-à-dire que l'homme disposait de la raison, en d'autres mots de son intelligence réflexive. La manifestation du transcendant s'est faite par le canal de l'intelligence de l'homme, cette même intelligence qui est à l'origine de notre angoisse métaphysique. Cette angoisse nous a fait donner un sens à la manifestation du divin. Dès lors, ne pourrait-elle pas être considérée comme une «pré-grâce» du divin dans l'homme ?

Si on en arrive à percevoir cette angoisse comme une forme de manifestation du divin, il serait erroné de la considérer comme

n'étant qu'une conclusion logique de notre raisonnement, puisque celui-ci, en tant que tel, n'offrait pas et n'offre toujours pas de solution, et nous laisse avec une angoisse qui est comme le revers d'une même médaille. A nous de décrypter correctement le signe contenu dans cette angoisse, pourvu que nous restions à l'écoute et ne la rejetions pas pour différents motifs, souvent d'ordre personnel ou purement matérialiste.

Rejeter le signe caché dans l'angoisse ne peut aboutir qu'à une situation plus tragique encore, sans aucune issue. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, l'angoisse est la petite lucarne dans l'ensemble de l'obscurité de notre réflexion. Elle laisse s'infiltrer quelques lueurs d'espérance, qui peuvent progressivement devenir désir. Le désir d'avoir plus de lumière, en particulier de l'ordre d'une éventuelle transcendance, est le maximum de ce que nous pouvons faire. A partir de ce moment, seul l'Eternel peut agir et nous aider à progresser.

Une telle perception ne serait-elle pas une autre façon de présenter la complémentarité entre foi et raison où, certes, l'une et l'autre ont leur rôle à jouer, mais où la foi aurait une place existentielle qui manquait à la raison purement dialectique de la scolastique ? Cette perception n'est-elle pas plus crédible pour nos contemporains, qui ne rejettent pas a priori le doute et l'angoisse comme étant des attitudes, des étapes ou des démarches blâmables ? Cette vision ne renie pas la dignité de l'homme mais au contraire valorise ce qu'il y a de plus spécifique et de plus noble en lui, notamment sa raison et même les limites de celle-ci, qui se manifestent en l'occurrence à travers l'angoisse métaphysique ou existentielle. Cette angoisse, une forme de constatation de notre finitude, est tout autant un signe du transcendant en direction de l'homme qu'un simple appel de la part de l'homme.

Par cette expérience, traduite en termes de théologie chrétienne, nous identifions

dans ce signe du transcendant une révélation de Dieu qui s'est manifestée dans le Christ mais qui se manifeste aussi sous d'autres formes, dans d'autres régions et d'autres cultures. Notre angoisse fondamentale est la même partout. Le Créateur est unique et aussi le même partout, depuis tous les temps. Son appel ne peut qu'être le même partout, même s'il se manifeste sous des formes diverses ou est reçu et interprété de façons différentes. A nous de distinguer le contingent de l'Essentiel.

J. M.

Offre d'emploi

La Mission catholique de langue française de Zurich, confiée aux dominicains, cherche pour la rentrée (septembre 2000)

**UN THÉOLOGIEN LAÏC /
UNE THÉOLOGIENNE LAÏQUE
(lic. ou dipl. en théol.) à 80 %**

pour compléter son équipe pastorale et l'appuyer dans toutes ses activités auprès des francophones, à Zurich. Etablie dans un contexte urbain, notre paroisse est multi-culturelle et offre des possibilités de travail fascinantes.

Le (la) candidat(e), jeune, devrait être de langue maternelle française, la connaissance de l'allemand étant un avantage. Le partage de la prière et de la table avec la communauté dominicaine est possible / souhaitable.

Pour plus d'informations :

- internet : www.cath.ch/mission-zurich
- contact : Fr. Clau Lombriser op, curé-directeur, ☎ 01/261 94 39

Candidatures à adresser :

**Mission catholique de langue française
Hottingerstr. 36
CH-8032 Zurich**